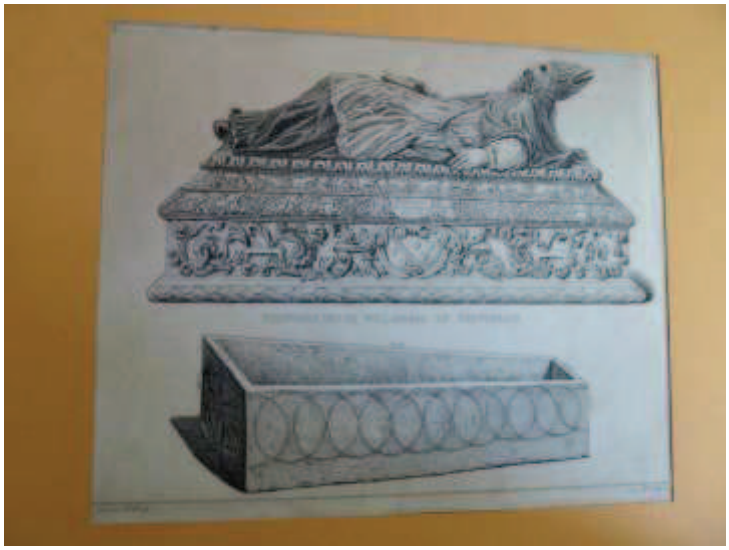
La procession dansante autour des reliques de saint Willibrord à Echternach

Echternach et la basilique Saint Wilibrord

L'origine de la ville d'Echternach est à chercher dans une grande villa romaine construite au Ier s. ap. J.C. et passée dans le cadre des invasions barbares à une famille de l'aristocratie franque. Au VIIe siècle elle appartient en partie au moins à l'abbesse Irmine de Trèves, étroitement liée aux Pépinides alors maires du palais. Cette pieuse veuve y a construit un petit monastère pour moines girovagues, appelés couramment *scotti* à l'époque, d'après leur pays d'origine. En fait, ces religieux qui quittent leur terre natale pour des raisons d'ordre ascétique, proviennent des îles britanniques en général, et non pas seulement d'Écosse.
En 698, Irmine offre sa propriété à l'archevêque Willibrord, né en Angleterre et formé en Irlande. Sous son impulsion, le petit monastère devient une abbaye bénédictine. Les bâtiments abbatiaux érigés au XVIIIe siècle marquent la ville d'Echternach jusqu'à nos jours. La communauté monastique a disparu lors de la Révolution. L'ancienne abbatiale, profanée, a été rendue au culte en 1868.

En 695, saint Willibrord avait été ordonné évêque par le pape Serge Ier à la demande de Pépin le Jeune de Herstal. Il avait fixé son siège archiépiscopal parmi les Frisons à Utrecht. Willibrord a réalisé son œuvre missionnaire en étroite collaboration avec les autorités séculières et ecclésiastiques.

En haut, le sarcophage baroque du 17e siècle, en bas, le sarcophage en pierre calcaire du 8e siècle.



Reliques de la basilique

Lors de son sacre épiscopal, Willibrord avait reçu à Rome un grand nombre de reliques, dont le crâne et une flèche de saint Sébastien. Les reliques servaient évidemment lors de la consécration d'églises, elles accompagnaient les missionnaires lors de leurs déplacements, et étaient gardées et montrées dans les grands sanctuaires. La possession de reliques est indispensable pour la création d'un lieu de pèlerinage. En 1059, l'abbaye institue une fête en l'honneur de toutes les reliques conservées dans le monastère. Vers 1100, l'abbé Thiofrid rédige son « Flores epytaphii sanctorum », traité entièrement consacré aux reliques et à leur culte. En 1512 encore, à la veille de la Réforme, l'empereur Maximilien vient à Echternach en pèlerin pour vénérer les reliques de saint Sébastien : à côté de celles de saint Willibrord, elles sont entourées de soins particuliers. Au début du XVIIe siècle, l'abbé d'Echternach fait construire une chapelle Saint-Sébastien près du chœur de l'abbatiale.

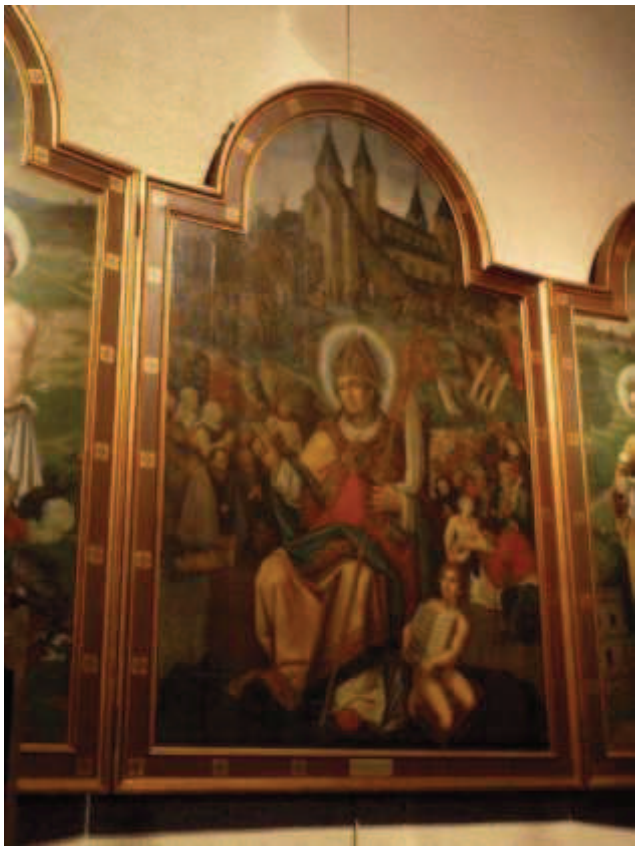
Tombeau de saint Willibrord

Willibrord meurt à Echternach en 739. Il est d'abord enterré devant l'autel de l'église abbatiale. Vers 750, ses restes sont exhumés et élevés, c'est-à-dire que le sarcophage entouré de chancels est exposé devant l'autel. Cet acte équivaut à l'époque à la canonisation, et au commencement du culte officiel. Lors des invasions normandes au IXe siècle, les reliques sont cachées. Elles sont de nouveau présentées aux pèlerins dans l'abbatiale à partir de 1031. Après avoir été dispersés lors de la Révolution, les restes sont rassemblés au XIXe siècle. Depuis 1906, ils sont conservés dans un monument en marbre de Carrare de style néo-gothique implanté dans la crypte de l'ancienne abbatiale, appelée communément la Basilique. À l'intérieur de la châsse se trouve toujours le sarcophage en calcaire lorrain, dans lequel le saint a été déposé lors de son décès.

Après l'élévation des ossements de saint Willibrord, le pèlerinage en son honneur prend une telle ampleur que vers 800 les moines doivent construire une église plus spacieuse. La crypte carolingienne de ce sanctuaire est toujours conservée. À la même époque, Alcuin, un parent de Willibrord et de ses premiers successeurs à la tête de l'abbaye, rédige la « Vita » du saint. Il élabore une version en prose et une en vers.

Le pèlerinage au tombeau de saint Willibrord garde son importance tout au long des siècles. L'apogée de l'affluence se situe tous les ans aux alentours de la Pentecôte. Ce fait est attesté par les textes dès 1100. L'abbé Thiofrid, qui rédige également une double « Vita » du saint, sans doute pour mettre en valeur le culte, écrit : « Jusqu'à aujourd'hui, pendant la semaine célébrée en l'honneur de la venue du Saint-Esprit, une foule innombrable de clercs et de laïcs accourent à son saint tombeau, à cause des récits de miracles racontés par les pères aux fils. Ils viennent non seulement de la région, mais de toute la Gaule et de toute la Germanie, selon un usage immémorial et comme poussés par une loi indissoluble transmise de génération en génération et confirmée par le seigneur. Avec une profonde piété ils apportent des offrandes et font des processions. ».
En 1604, le peintre Antoine Stevens de Malines réalise un tableau qui montre saint Willibrord entouré de pèlerins. L'abbé Bertels, qui l'a commandé, insiste beaucoup sur ce fait, car il note dans son registre de dépenses que le saint est représenté « cum maxima multitudine populi », « avec une très grande foule ».

Tableau Stevens



L'affluence des pèlerins signalée par Thiofrid s'explique sans doute par une institution juridique du Moyen Âge : les processions des croix banales. Il s'agit de pèlerinages obligatoires imposés par l'évêque à chaque paroisse obligée de se rendre une fois par an à un moment précis en un lieu déterminé, soit à la cathédrale, soit à une abbatiale prestigieuse où se trouve le tombeau d'un saint ou au moins une importante collection de reliques. Les fidèles sont obligés de faire des offrandes à cette occasion. En contrepartie, ils reçoivent une petite collation, normalement du pain et du vin, avant de renter chez eux. Il faut remarquer que Thiofrid ne mentionne aucune danse dans le cadre du pèlerinage. Il est tout à fait possible qu'il n'y en eût pas encore ou alors l'auteur ne les mentionne pas, parce qu'à l'époque, elles étaient mal vues par les autorités ecclésiastiques, qui les interdisaient régulièrement. Ces interdits prouvent évidemment qu'elles existaient.
Depuis le XIe siècle, il y a à Echternach une grande église qui se prête sans problème à l'accueil de foules nombreuses. La façade occidentale de l'ancienne abbatiale a été

reconstruite après la Seconde Guerre mondiale. Il n'est pas difficile de reconnaître le modèle de la Basilique de Paray-le-Monial en Bourgogne.

Basilique Saint-Willibrord

L'affluence de foules considérables constitue d'ailleurs une constante du pèlerinage d'Echternach tout au long des siècles. En témoigne cette carte postale des années 1920. Il n'y a pas seulement de nombreux pèlerins, mais également beaucoup de spectateurs. Depuis des siècles, la danse d'Echternach attire des curieux souhaitant observer cette dévotion extraordinaire. Parmi les visiteurs, il y a aussi des personnalités connues : en 1701 par exemple, le comte Jean-Frédéric d'Autel, gouverneur du Duché de Luxembourg ; en 1722, François-Louis de Palatinat-Neubourg, archevêque-électeur de Trèves et oncle de l'empereur Charles VI. Il était tellement impressionné qu'il promit d'adresser un rapport écrit à son neveu. Aujourd'hui la procession attire de dix à douze mille pèlerins et plusieurs dizaines de milliers de spectateurs.

La procession vers 1920

La majeure partie des fidèles provient de l'Eifel, territoire allemand depuis 1815. Une liste du XIIe siècle, malheureusement fragmentaire, énumère 149 paroisses obligées de venir à Echternach le mardi de la Pentecôte. Dans le cadre de ce pèlerinage se sont développées plusieurs dévotions particulières, comme par exemple, une procession de stations dont les participants s'arrêtaient régulièrement pour chanter et prier. Il y avait aussi une procession de rampants. Ces fidèles passaient sous une pierre en rampant. La danse remonte à une initiative de la paroisse de Waxweiler. Plus tard d'autres croyants s'y sont ralliés et l'ont même reprise à leur propre compte. Jusque dans les années trente, c'est-à-dire à l'époque nazie, la procession commençait sur la rive gauche de la Sûre, rivière qui depuis 1815 marque la frontière entre l'Allemagne et le Luxembourg.

Gross Prüm

Aujourd'hui, les pèlerins allemands sont accueillis tôt le mardi matin à la frontière par les représentants de l'Œuvre Saint-Willibrord responsable de l'organisation du pèlerinage depuis 1975. Ils proviennent en majeure partie de la région de Prüm et se mettent en route le dimanche à midi. Cette ancienne cité abbatiale avait également une procession dansante qui a cependant disparu à la fin du XVIIIe siècle.

Les célébrations du mardi de la Pentecôte débutent dès le lundi soir par un salut solennel. Les premières messes à la Basilique commencent à 5 heures du matin. À 8 heures, a lieu une messe pontificale à laquelle participent entre 20 et 30 évêques. Elle est souvent présidée par l'archevêque d'Utrecht, successeur de saint Willibrord, sur son siège épiscopal.

Cour d'honneur

Vers 9 heures, l'archevêque de Luxembourg salue les pèlerins du haut de l'escalier dans la cour d'honneur de l'ancienne abbaye.
À ce moment, les premiers groupes qui participent à la procession se sont déjà formés. D'autres sont en train de se constituer. Ils sont accompagnés de commissaires, c'est-à-dire de délégués de l'Œuvre Saint-Willibrord qui assurent la coordination du cortège. Il est certain que par cette organisation, le pèlerinage a perdu une partie de sa spontanéité. D'autre part, l'encadrement est indispensable pour que la manifestation puisse se dérouler en un temps raisonnable. Les derniers pèlerins arrivent normalement à la Basilique où se termine la procession vers 13h30.

En tête de la procession marchent tous les participants qui ne dansent pas. Il s'agit notamment de chanteurs qui scandent les litanies de saint Willibrord et de personnes qui récitent le chapelet. Ces groupes sont cependant peu nombreux par rapport aux danseurs. Parmi eux figure aussi le clergé, dans la mesure où il ne participe pas à la danse. Vient ensuite le reliquaire de saint Willibrord, suivi par le Père abbé de Clervaux. Cette communauté bénédictine établie au nord du Luxembourg a en quelque sorte pris la relève de l'abbaye d'Echternach supprimée en 1796. Le reliquaire a été réalisé en 1958 par les ateliers Chéret de Paris. Il s'agit d'une œuvre du sculpteur François Brochet.

Danseurs allemands

Les premiers danseurs sont ceux de la région de Prüm. En général, ils effectuent des mouvements plus prononcés et pratiquent des pas délibérément obliques. Malgré l'expression populaire qui fait référence à la danse d'Echternach pour évoquer un phénomène qui n'avance pas ou qui recule, les participants à la procession dansante ne font pas de pas en arrière. Quelques essais de danser de cette façon, lancés par des puristes, avaient produit un vrai chaos. Depuis la fin de la dernière guerre mondiale, les pas en arrière sont définitivement abolis.

Fanfare

Entre deux groupes de danseurs, il y a des musiciens qui jouent tous la même mélodie. Il s'agit d'une espèce de marche-polka simple et populaire. Au début, il s'agissait d'une mélodie purement profane. Elle a été arrangée et harmonisée à plusieurs reprises, notamment au milieu du 19e s. et au début du 20es. Autrefois, les musiciens étaient ceux qui animaient aussi les fêtes villageoises et qui n'avaient aucune formation spécifique. Dans certains villages, ils n'avaient pas le droit de jouer pour les festivités profanes quand ils n'avaient pas participé à la procession dansante.

Groupe d'enfants

Quant à la légende des pas en arrière, elle remonte probablement au XVIIIe siècle. En 1728, Dom Augustin Calmet de Senones dans les Vosges, dans son *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine* décrit des pas obliques ou latéraux. En 1743, le Jésuite luxembourgeois, Jean Bertholet, mentionne trois pas en avant et deux en arrière. Plus tard, Calmet reprend cette description dans sa *Notice de la Lorraine*. Un témoin oculaire, Michel François Joseph Muller, juriste et historien, dernier échevin de justice de l'abbaye, mentionne quatre pas à droite et quatre pas à gauche.

Danseurs avec moines

Sous l'Ancien Régime, les femmes ne participaient pas à la danse. Elles sont admises seulement depuis la suppression de l'abbaye. Aujourd'hui, il y a encore traditionnellement des groupes d'hommes et des groupes de femmes. Il y a cependant aussi des groupes mixtes. Un groupe comprend en général au moins cinquante danseurs répartis en rangées de cinq. Ils sont reliés entre eux par des mouchoirs ou encore par des foulards, parce que beaucoup de gens n'utilisent plus que des mouchoirs en papier.

Du point de vue musical, ce sont les fanfares et les harmonies qui prédominent. Autrefois, c'étaient évidemment des instruments plus frustes qui étaient utilisés, tels qu'ils étaient en usage à la campagne : les cornemuses, les flûtes, les fifres et les violons. A côté des instruments à vent, il y a aussi des mandolines, des guitares, des violons et même des accordéons. En principe, tous les instruments sont admis. Il est d'ailleurs difficile de recruter assez de musiciens, vu que le mardi de la Pentecôte n'est pas chômé et que certains participants à la procession doivent prendre un jour de congé.

Si le grand pèlerinage d'Echternach est attesté depuis le XIe siècle au plus tard, la danse n'est mentionnée que depuis 1492. Un record de justice signale en allemand : « Und auf pinxtmontagh soll der richter den gerichtsboden die kost geffen, wan sie die springenheiligen ingefort hain. » : « Le lundi de la Pentecôte, le juge offrira un repas aux huissiers quand ils auront accueilli les saints dansants. ». Cette expression n'est évidemment pas facile à comprendre. Les saints visés ne sont pas dans ce cas des défunts canonisés par l'Église. Il s'agit de fidèles vivants liés à un saint par un lien juridique : par une promesse, un vœu ou une donation. En français, on les désigne encore par saintiers ou sainteurs. Les saintiers reconnaissent leur dépendance par rapport à un saint, moyennant une offrande ou un geste annuel. Ainsi, les « saints dansants » sont des fidèles qui sont liés à saint Willibrord à qui ils ont promis de danser une fois par an en son honneur auprès de son tombeau.

Les actes d'un procès qui s'est déroulé en 1587-1588 mentionnent explicitement ce processus : « Les paroissiens de Waxweiler, par amour pour Dieu et ses saints, et poussés par de terribles souffrances, se sont engagés à comparaître tous les ans lors des fêtes de la Pentecôte à l'église Saint-Willibrord d'Echternach pour chanter et danser. Ils ont promis de fournir et de payer deux muids de blé ou leur valeur, en plus de quatorze pfennigs pour des cierges et dix pfennigs d'intérêts. » À l'origine de la danse d'Echternach, au moins telle qu'elle se présente aujourd'hui, il y a donc un vœu : celui de danser dans la cité abbatiale en l'honneur de saint Willibrord. Les paroissiens étaient déjà

obligés au pèlerinage par le droit, ils ont promis une prestation supplémentaire par leur vœu, qui ne concerne nullement les autres pèlerins.

D'autres questions se posent : quelles ont été les terribles souffrances qui ont motivé le vœu des paroissiens de Waxweiler ? À quelle époque remonte-t-il ? Les chroniques nous apprennent qu'au XIVe siècle les maladies de la danse étaient particulièrement fréquentes dans les vallées du Rhin et de la Moselle auxquelles se rattache l'Eifel. Par maladies de la danse, il faut entendre toutes sortes de maux assez difficiles à déterminer et à saisir avec précision. Il y a certainement l'épilepsie, la chorée et le feu de Saint-Antoine, c'est-à-dire l'ergotisme, une intoxication due à l'ergot, un champignon qui peut affecter les céréales et la farine, donc un aliment de base indispensable à la vie quotidienne. Dans les années 1950, l'ergotisme avait sévi une dernière fois de façon massive en Europe dans la vallée du Rhône. À Pont-Saint-Esprit, une cinquantaine de personnes en étaient décédées.

Au Moyen Âge, plusieurs saints étaient invoqués contre les maladies de la danse. En premier lieu, il faut peut-être mentionner saint Guy, dont le nom est étroitement lié à l'épilepsie, appelée aussi mal ou danse de saint Guy. Il s'agit d'un martyr de l'époque de Dioclétien. Très jeune, il avait embrassé la foi chrétienne, ce qui n'était pas du goût de ses parents. Ils voulaient le détourner de ses convictions par des danses lascives qui cependant ne produisirent pas le résultat escompté. Il est souvent représenté dans un chaudron placé sur le feu. Sa protection en matière de maladies de la danse s'explique évidemment par la tentative de le détourner de la foi. Au VIIIe siècle, ses reliques parviennent à l'abbaye de Saint-Denis. Un bras se trouve à Prague dans la cathédrale Saint-Guy. En ce qui concerne saint Jean-Baptiste, nous savons qu'il a été décapité à cause de la danse de Salomé. Le lien entre sa compétence thérapeutique et les maladies de la danse est donc facile à établir.

Hommes d'Echternach

Qu'en est-il maintenant de saint Willibrord ? La réponse se trouve vraisemblablement dans le récit de la guérison d'un jeune homme décrite par Alcuin dans sa « Vita Sancti Willibrordi ». Soutenu par ses amis, le malade qui tremble de tout son corps, est conduit à Echternach, où près du tombeau du saint, il retrouve la santé. Vers 1100, l'abbé Thiofrid d'Echternach décrit la guérison d'une femme paralysée depuis sept ans. Suite à son rétablissement auprès de la tombe du thaumaturge, elle retourne à la maison « tripudians ». Cette expression veut dire « pleine de joie » ou encore « en dansant ».

Il est évidemment aussi possible que la danse d'Echternach se soit développée lors des grands pèlerinages, sans lien direct avec la vie et les prodiges de saint Willibrord. Il s'agit peut-être tout simplement d'une expression de la joie et de la confiance à l'égard du saint. En plus, il faut signaler qu'en Angleterre il subsiste actuellement des cortèges dansants, certes à caractère profane, qui ressemblent de très près à la procession dansante. Dans ce cas, les paroissiens de Waxweiler auraient tout simplement donné une nouvelle signification à la danse.

Comme la danse était mal vue par l'Église officielle, les moines d'Echternach n'ont guère fait de publicité pour leur procession. L'abbé Jean Bertels par exemple, prolixe par ailleurs, ne la mentionne pas du tout dans son « Historia Luxemburgensis », la première histoire du Luxembourg. C'est à lui que l'on doit le tableau de Stevens en 1604, destiné probablement à sa chapelle privée. Bertels décrit, par ailleurs, une danse en l'honneur de saint Jean-Baptiste qui se déroule de son vivant à Dudelange, au sud du Luxembourg.

Un dessin reproduisant un tableau perdu de Pierre Bruegel l'Ancien représente la danse en l'honneur de saint Jean à Molenbeek près de Bruxelles. Un texte explicatif souligne le rapport entre la danse et la guérison. Un principe de la médecine populaire veut, en effet, que les semblables se guérissent par les semblables. Le dessin est intéressant aussi pour les instruments de musique qu'il présente. Les danses thérapeutiques à caractère religieux étaient sans doute assez fréquentes par le passé. Pensons à Molenbeek, Dudelange, Prüm et Echternach.

Dessin d'après un tableau perdu de Brueghel : danse en l'honneur de saint Jean à Molenbeek près de Bruxelles

Le pèlerinage et la danse d'Echternach ne connaissent cependant pas seulement des adeptes et des admirateurs. Une première attaque contre les festivités émane de quelques curés de l'Eifel. Ils se plaignent de nombreux abus et exigent l'abolition du pèlerinage. L'abbaye réagit de façon énergique et rétorque que d'éventuels abus sont de la faute des curés qui ne sont pas à la hauteur de leur tâche. À la fin du XVIIIe siècle, l'archevêque Clément Wenceslas de Saxe, profondément marqué par le Siècle des Lumières, décide d'interdire la danse et la musique des pèlerins de Waxweiler. L'année suivante, il n'y est pas encore parvenu, parce que son auxiliaire Jean Nicolas de Hontheim et le gouvernement provincial du Luxembourg font obstruction. Finalement, l'archevêque et l'empereur Joseph II interdisent tous les grands et longs pèlerinages. Ces mesures n'affectent apparemment pas trop la danse, qui en l'absence des paroissiens de Waxweiler est assurée par d'autres fidèles. Même le régime révolutionnaire tolère la pratique à condition qu'elle se fasse en petits groupes. C'est uniquement de 1942 à 1944 qu'il n'y a pas de procession dansante. En 1945, elle a lieu de nouveau, à travers la ville en ruines.

Après avoir survécu pendant des siècles à toutes sortes de vicissitudes, elle a été proclamée par l'Unesco patrimoine culturel immatériel de l'humanité le 16 novembre 2010.